

***The Hunger***  
**Le goût du risque**  
***Les prédateurs*, Grande-Bretagne, 1983, 1 h 37**  
**Pierre Ranger**

Numéro 291, juillet-août 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranger, P. (2014). Compte rendu de [*The Hunger* : le goût du risque / *Les prédateurs*, Grande-Bretagne, 1983, 1 h 37]. *Séquences*, (291), 39–39.



Le chanteur rock et la blonde glaciale

# The Hunger

## Le goût du risque

Dans la catégorie 'long métrage art et essai', **The Hunger**, réalisé il y a plus d'une trentaine d'années par le regretté Tony Scott, s'inscrit aujourd'hui dans une classe à part et est perçu par plusieurs comme un film-culte. On reconnaît d'emblée à cette fable moderne romanesque, brûlot entre vampires assoiffés, de nombreuses qualités artistiques. Or, à sa sortie en 1983, ce thriller érotico-fantastique n'avait pas fait belle figure au box-office, rebutant l'auditoire et certains critiques pour plusieurs raisons. Notamment, une fameuse scène sulfureuse avait suscité moult réactions et choqué le Tout-Hollywood...

Pierre Ranger

Attribuable au fameux *timing* ou parfois à des circonstances inexplicables, voire même inexplicables, certains longs métrages peinent à rallier le public et la critique, mais acquièrent une popularité inestimable avec le temps. C'est le cas du film **The Hunger**, premier long métrage du regretté réalisateur Tony Scott. Avec l'engouement qui s'est manifesté pour cette production, au fil des années, comment expliquer alors que le film ait été un échec critique et commercial en 1983? Scandée trop avant-gardiste pour son époque par les uns et perçue davantage comme une belle coquille vide honteuse et provocante par les autres, cette œuvre gothique, stylisée et aux images éblouissantes, avait pourtant tous les éléments pour plaire.

D'abord, la distribution de rêve et un récit à faire frémir: Catherine Deneuve et David Bowie, deux stars en pleine gloire que seul le cinéma pouvait réunir en couple de vampires liés par l'amour et par le sang. Deneuve – égérie de Truffaut et muse d'Yves Saint Laurent (ce dernier avait d'ailleurs conçu les superbes tailleurs du film) – incarne Miriam, une vampire éternelle venue d'Égypte il y a 3 000 ans. Bowie, chanteur rock incontesté aussi *cool* qu'élégant, joue le rôle de l'« actuel » du cœur de la belle blonde glaciale. Tous deux se retrouvent au beau milieu de cette histoire singulière, sordide et macabre où la divine peut à la fois donner l'immortalité à son concubin et lui retirer ce privilège aussitôt qu'elle s'en lasse. Entre eux, Susan Sarandon, actrice montante à l'époque, en docteur spécialiste du vieillissement, que monsieur consulte à la suite d'une soudaine et mystérieuse maladie dégénérative et que madame finira par séduire du bout des lèvres.

Outre la musique envoûtante, les images évocatrices et le montage syncopé jumelé à des plans audacieux et à des effets visuels mirobolants, il se dégage de cette production une atmosphère vaporeuse, glauque et étrange qui sert fort bien le propos. Inoubliable et très enlevante, la scène d'introduction se déroule dans une boîte de nuit où, sans échange de mots, les amoureux séduisent un couple qu'ils ramènent au bercail et passent à l'attaque pendant que le groupe rock gothique Bauhaus interprète sa célèbre chanson *Bela Lugosi's Dead*, clin d'œil à l'un des plus célèbres acteurs de films de vampires.

Et que dire aussi de cette scène mythique de séduction entre Catherine Deneuve et Susan Sarandon, où les deux protagonistes échangent bien plus que des regards, et qui restera gravée à tout jamais dans les annales cinématographiques? Accompagnée du merveilleux extrait de l'opéra *Lakmé*, cette séquence, trop osée sans doute pour certains, avait suscité de vives réactions dans la cité du cinéma pré-*La Vie d'Adèle*.

On reprocha aussi à la MGM, conseillée par le cinéaste Alan Parker, d'avoir embauché, à titre de réalisateur, Tony Scott, un nouveau venu à ce moment-là, reconnu pour ses productions ultra léchées en publicité. Le fait qu'il était également dans l'ombre de son frère Ridley, réalisateur déjà fort estimé pour ses populaires **Alien** et **Blade Runner**, avait peut-être aussi contribué aux attentes du public et de la critique qui l'espéraient sans doute ailleurs.

Selon Tony Scott, dans un commentaire sur le DVD du long métrage, son film n'a pas été apprécié à sa juste valeur et a été jugé sévèrement par l'intelligentsia selon des critères d'esthétisme trop superficiels. Il avoue cependant que la finale commandée par les bonzes de la MGM – où l'on voit la reine des vampires punie au lieu, comme dans le roman, de s'exiler à San Francisco pour recommencer son petit boniment – avait été désavantageusement représentée.

Quoi qu'il en soit, à titre comparatif, **The Hunger** est l'antithèse du récent **Only Lovers Left Alive** de Jim Jarmusch qui, malgré quelques trouvailles et un brin d'humour, s'avère à la fois trop cérébral, ennuyeux et bien prudent à côté du long métrage de Scott. Mais inutile de consulter, à ce propos, les scribes bien-pensants et le Hollywood tout-puissant qui croient assurément tout le contraire...

■ **LES PRÉDATEURS** | **Origine**: Grande-Bretagne – **Année**: 1983 – **Durée**: 1 h 37 – **Réal.**: Tony Scott – **Scén.**: Ivan Davis, Michael Thomas, d'après le roman de Whitley Strieber – **Images**: Stephen Goldblatt – **Mont.**: Pamela Power – **Mus.**: Michel Rubini et Denny Jaeger – **Son**: Peter Pennell – **Dir. art.**: Brian Morris – **Cost.**: Milena Canonero, Yves Saint Laurent (pour Catherine Deneuve) – **Int.**: Catherine Deneuve (Miriam Blaylock), David Bowie (John Blaylock), Susan Sarandon (Sarah Roberts), Cliff De Young (Tom Haver), Beth Ehlers (Alice Cavender), Suzanne Bertish (Phyllis), Bessie Love (Lilybelle), Willem Dafoe (jeune à côté d'une cabine téléphonique) – **Prod.**: Richard Shepherd – **Dist.** / **Contact**: MGM/UA.